

PARADIS PERDU

PAR
Jules Mary

— Au pistolet... à bout portant... un duel à mort.
— Un duel à mort, répéta la pauvre femme, comme un écho... oui, un duel à mort... de telle sorte que peut-être je ne vous reverrai plus.
— C'est possible.
Et il ajouta avec une dureté qu'il ne put retenir :
— N'est-ce pas votre faute, Fernande ?
— Je ne vous survivrai pas, Urbain.
— On dit cela et l'on meurt de vieillesse.
— Ne m'accablez pas, je suis si malheureuse !
Elle pleurait, toute défaite, toute défaillante.
— J'ai des dernières dispositions à prendre avant de partir, dit Villadon. Permettez-moi de vous quitter.
— An moins, jurez-moi, Urbain, que vous ne vous battriez pas avant de m'avoir revue... que vous ne sortirez pas des Bergereaux sans m'avoir demandée.
— Je vous le promets.
Il s'enferma dans son cabinet, y resta une heure, écrivit quelques lettres ;

puis, la conscience tranquille, étant prêt à mourir, si le hasard le choisissait, il redescendit dans le hall où il était sûr de rencontrer sa femme.
Elle s'y trouvait en effet. Elle ne priait pas. Elle ne pleurait pas. Des prières, elle n'avait point la force d'en formuler tant elle était abattue par ces terribles événements. Des larmes, elle n'en pouvait plus verser. La source en était tarie.
— Vous embrasserez André ? dit Fernande.
— Où est-il ?
— Je vais vous le chercher.
Elle revint presque aussitôt avec l'enfant. André avait près de douze ans maintenant. Il était grand, robuste et promettait d'être beau et distingué comme son père. Sans rien lui dire et sous prétexte qu'il ne l'avait pas encore vu de la matinée, Urbain embrassa longuement son fils à plusieurs reprises. Puis il le renvoya, le suivant des yeux, jusqu'à ce qu'il eût disparu en haut de l'escalier, insouciant et ne se doutant pas qu'une heure plus tard son père pouvait être rapporté sanglant mort.
Quant à Noël, Fernande n'osa prononcer son nom.
Il devenait, non pas pour elle dont la tendresse maternelle, quoique mêlée de grandes tristesses et de sinistres souvenirs, restait tout entière, mais pour le comte, il devenait l'enfant exécuté, l'enfant qui porte malheur !
Villadon tira sa montre.
— Il faut que je parte, dit-il. Il est

deux heures moins un quart. Il faut bien un quart d'heure d'ici aux Trois-Chênes. Si à onze heures et un quart, je ne suis pas revenu aux Bergereaux, c'est que je serai mort.
Elle se mit à genoux.
— Urbain, partez-vous sans me pardonner ?... Urbain, n'avez-vous pas pitié de moi ?...
Il détournait les yeux, troublé, hésitant.
— Si vous ne pardonnez pas à la femme, mon ami, pardonnez du moins à la mère... Car c'est la mère seule, qui a été coupable... la femme ne vous a point trahi... la mère seule est coupable d'avoir aimé son enfant plus que son mari !...
— Soit, dit-il, d'une voix étouffée, si je dois mourir, je ne veux pas que vous me surviviez sans avoir entendu mon pardon... Cela, peut-être, porterai malheur à notre enfant et je ne le veux pas. Je vous pardonne.
— Merci, dit-elle, très bas. Ah ! que ne puis-je donner ma vie en échange de la vôtre ! Ce ne serait que justice et cela vous prouverait, du moins, combien je vous aime.
Il se dirigeait vers la porte.
— Encore un mot, Urbain...
— Le dernier... Je ne veux pas que le misérable m'attende.
— Le dernier... Vous m'avez pardonné, n'est-ce pas ?
— Jamais !
Elle se laissa aller, sans force, sans vie, sur le tapis du hall et là resta évanouie, longtemps.

Le comte de Villadon était dans la campagne, se dirigeant à grands pas vers la futaie des Bergereaux dans laquelle se trouvait le carrefour des Trois-Chênes.
Il faisait moins froid que les jours précédents. Il avait gelé pendant la nuit, mais depuis une heure les brouillards jaunes du matin de décembre s'étaient dissipés : le soleil éclatait dans le ciel et faisait fondre la croûte de neige.
Il fut bientôt dans le bois.
Et bientôt, aussi, au carrefour des Trois-Chênes.
Personne ! Il était le premier arrivé.
Il consulta sa montre.
Elle marquait onze heures moins trois minutes.
— Il peut encore venir et être exact ! murmura-t-il.
Il n'eut pas la pensée que Renaudière aurait pu au dernier moment et rester chez lui.
Seulement, le sachant capable de tout, il se dit que le misérable pourrait être caché dans le fond du bois, derrière un arbre et méditer peut-être un assassinat.
Heureusement, ce bois, nous l'avons dit, était une haute futaie. L'été, sous arbre, c'était une haute végétation de fougères embroussaillées dans lesquelles les hommes se seraient cachés sans difficulté ; mais les gelées, les pluies, les neiges avaient abattu les fougères depuis longtemps. Elles ne formaient plus qu'un épais tapis, couvert de neige au ras du sol et si un homme

s'était trouvé à portée de fusil, dans la futaie, aux environs du carrefour, le comte n'eût pas manqué de l'apercevoir.
A onze heures, il distinguait un homme au bout de l'une des avenues qui aboutissaient au village de Cerdon.
C'était Renaudière.
Il ne se pressait pas, marchant de son pas ordinaire.
Il arriva au carrefour. Les hommes se regardèrent sans se saluer. Renaudière paraissait aussi calme que le comte. Celui-ci tira un pistolet de la poche intérieure de son manteau.
— Je l'ai chargé soigneusement, dit-il. Maintenant, il ne reste plus qu'une formalité à remplir... Il s'agit de savoir lequel de nous deux tirera.
— Qui.
— Je vais jeter en l'air cette pièce de cinq francs... Pile ou face, monsieur ?
— Pile : dit le médecin, au moment où la pièce, déjà lancée, pirouettait en l'air, emportant dans ses tournolements métalliques la mort d'un homme.
En retombant, elle s'enfonça dans la neige.
Les deux adversaires se penchèrent au-dessus. Villadon écarta la neige du bout du doigt.
C'était pile.
— A votre tour, monsieur, dit le comte, recommencez !
Renaudière prit la pièce. Ses doigts tremblaient un peu. Est-ce que le sort serait contre lui ? Cependant, il faisait encore bonne contenance.

La pièce était en l'air.
— Face ! dit le comte d'une voix ferme.
Et sous la neige, cette fois, la pièce présentait face...
— Vous avez perdu, monsieur, dit froidement Villadon. Il ne faut pas toujours braver le hasard, voyez-vous. Le hasard se met quelquefois du côté des honnêtes gens !... Vous allez mourir...
Blême, Renaudière sentait la sueur couler de son front. Le coup de cravache du comte marquait sur sa joue sa trace sanglante. Il était hideux.
— Monsieur, je voudrais voir en vous un peu de repentir...
Le repentir me sauverait-il ?...
— Je voudrais que vous demandiez pardon à la pauvre et innocente femme dont vous avez brisé la vie !
— Si je lui demande pardon, m'épargneriez-vous ?
— Non, en aucun cas.
— Alors, je ne me repens pas de ce que j'ai fait. Je m'en réjouis, au contraire, et je mourrai content, parce que je suis sûr de laisser derrière moi, aux Bergereaux, la honte, la rage, l'impus-sance. Je ne me repens pas et je ne demande pardon à personne.
Le comte ramassa le pistolet qu'il avait appuyé tout à l'heure le long d'une branche d'arbre mort, tombée au travers de l'une des avenues.
Il souffla dans le canon afin de s'assurer que la neige ne l'avait pas bouché, ce qui aurait pu le faire échouer. Il arma. (A suivre)

Annonces Légales, Judiciaires et Avis Divers, sont reçus 7, place des Terreaux

LOCATIONS

A louer, à l'année, jolie Propriété d'agrément bien desservie, maison de huit pièces, cave, grenier, le tout réparé à neuf, écurie, remise, eau et gaz.
S'adr. bureau du journal, n° 1012.

A louer, à proximité d'Yvon, site merveilleux, bon air, petit chalet coquet confortable, vue magnifique.
S'adresser bureau du journal, n° 1008.

A louer, à Charbonnières, Propriété d'agrément et de rapport. Vignes, arbres fruitiers, etc. 12 pièces. Logement pour jardinier, écurie et remise. S'adr. propriété Pichot, au bois de l'Etoile, Charbonnières.

LOTS DE TERRAINS clos et complantés, de 300 à 25.000 mètres

A VENDRE

PETITES PROPRIÉTÉS

De 4.600 à 8.000 r. avec jardins
S'adresser ou écrire C. Barlier, régisseur, 52, cours Richard-Villon, Lyon-Montchat.

C'est toujours au

CAFÉ PERRAUD

F. COLLET, Successeur
Place de la Comte, 14
Que l'on boit du BON VIN NOUVEAU

Maison de Convalescence

Pension bourgeoise
Soins et traitement de famille à des prix très modérés
Appartements à louer meublés ou non
40, Chemin Saint-Maximin
LYON-MONPLAISIR

Passage du tramway de Montchat à l'entrée du chemin.

DIVERS

ON DEMANDE Piano en parfait état (cordes obliques), Erard de préférence.
S'adresser au bureau de la publicité.

ANTICOR VÉTÉR

LA FEUILLE UN FRANC
LE PLUS PRATIQUE, LE PLUS CALMANT, LE PLUS ÉNERGIQUE
Se conserve indéfiniment et sous tous les climats
Franco par poste. — Se trouve partout
Vente en gros : JACQUET, 1, rue Vaubecour, LYON

SUPRÊME RÉGÉNÉRATEUR

Des cheveux et de leur couleur
ROYAL SAVIOUX
Seul recolorant ne poissant pas
CHEZ TOUS LE COIFFEURS

RHUME

La Grème pectorale BAVEREL sera toujours la REINE DES PECTORAUX pour guérir Rhume, Toux d'irritation, Coqueluche ; elle est le remède sans rival de toutes les irritations et de l'insomnie.
Dépôt général : Pharmacie CHARLES BAVEREL, place du Pont, 10, Lyon, chez tous les droguistes. Détail chez tous les pharmaciens.
PRIX : 2,25

ORDRES DE BOURSE

AU COMPTANT ET A TERME — LYON ET PARIS
A. MAZERAUD, 19, rue Gentil, Lyon
Paiement de coupons échus ou non échus
Renseignements gratuits. — Adr. télégr. : MAZERAUD-BEROUX

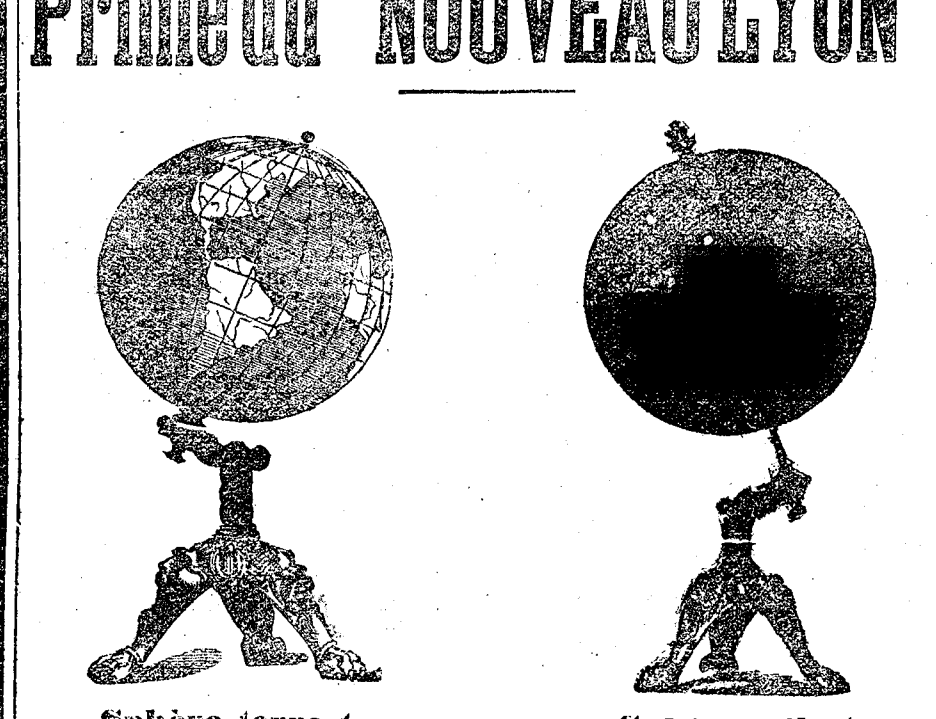
Royal Windsor

LE CÉLÈBRE
RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX
Avez-vous des Cheveux gris ?
Avez-vous des Pellicules ?
Vos Cheveux sont-ils faibles ou tombent-ils ?
Si oui !
Employez le ROYAL WINDSOR qui rend aux Cheveux gris la couleur et la beauté naturelles de la jeunesse. Il arrête la chute des Cheveux et fait disparaître les Pellicules. Il est le SEUL Régénérateur des Cheveux médaillé. Résultats inespérés. Vente toujours croissante. — Exiger sur les flacons les mots ROYAL WINDSOR. — Se trouve chez Coiffeurs-Parfumeurs, en flacons et demi-flacons.
Entrepôt : 22, rue de l'Écliquier, PARIS
Envoi franco sur demande du Prospectus contenant détails et attestations

DEMANDEZ LE NOUVEAU LYON

Dans tous les Kiosques

Prime du "NOUVEAU LYON"



Sphère terrestre
de un mètre de circonférence, tirées en huit couleurs, mises à jour des dernières découvertes et montées sur un superbe pied en métal bronzé.
Chaque de ces sphères sera envoyée, franco de port et d'emballage, en gare, dans toute la France, à l'adresse de tout lecteur qui nous fera parvenir un mandat-poste de 10 francs, accompagné de trois en-tête du journal, portant trois dates consécutives. On peut voir un type de cette sphère dans nos bureaux.

Sphère céleste

Il vient d'arriver du Concentré

MAGGI en flacons depuis 90 cent. et de l'EXTRAIT DE VIANDE en rations de 15 et 10 cent., ainsi que des POTAGES A LA MINUTE chez
COLOMBE, 36, rue Tramassac

EN VENTE

partout
10 centimes
le numéro
LE MONDE
LYONNAIS
Journal hebdomadaire, artistique, sportif et mondain illustré

ANNONCES DÉMOCRATIQUES

Avis divers à 0.15 la ligne
Offres et demandes d'emplois. — Objets à acheter ou à vendre. — Objets perdus et trouvés. — Echanges d'objets mobiliers, demandes et offres. — Locaux demandés ou à louer. — Avis pour dettes. — Avis de cessation de commerce et autres avis de tous genres.
S'adresser place des Terreaux, 7, à l'entresol

NE PRENEZ PAS LA PEINE

de chercher vos chambres ou appartements meublés. Allez ou écrivez à l'Agence de location « **LYON-LOGEMENTS** », 4, rue Pierre-Corneille, à côté de la place Morand. — Adresses et renseignements gratuits. — Recherches à forfait d'appartements vides et sous-location.
Les propriétaires de chambres ou appartements meublés peuvent se faire inscrire.

CHOCOLAT EXPÉDITIF

GUÉRIN-BOUTRON
OLUBLE INSTANTANÉMENT — QUALITÉ GARANTIE

Papiers peints

DANS TOUS LES GENRES

B. COLIN

7, Rue de l'Hotel-de-Ville, 7
En face la Société Lyonnaise, près les Terreaux
LYON
Décorations, Tentures de tous styles. — Baguettes, Rosaces
Paravents et Devants de Cheminée

LE QUINA BRUNO

A cette heure, la consommation publique, de plus en plus éclairée, a donné la consécration d'un juste renom aux produits véritablement supérieurs et dont la marque est devenue un passeport reconnu d'estime auprès des gourmets. Tel est bien dans le domaine si vaste de l'alimentation où se débat la question intéressante de la boisson hygiénique, le cas du **QUINA BRUNO**, qui nous paraît l'avoir entièrement résolue, à la satisfaction de tous ceux qui comprennent dans le sens large le mot célèbre de Brillat-Savarin : « Avoir de l'appétit ! » Il y a pourtant, reconnaissons-le tout d'abord, quina et quina, comme il y a fagot et fagot.
Le **QUINA BRUNO** nous paraît présenter certaines particularités qui lui ont créé cette réputation hors du pair qui portait, le fait nous paraît évident, sur ses reflets dorés, le drapeau impitoyable de cristal, d'une transparence parfaite, éclatant en ses reflets dorés, le **QUINA BRUNO** charme merveilleusement le regard avant de plaire au palais. Ne se trouvant jamais, ce qui est un fait assez habituel aux produits que l'on vend ordinairement sous le nom de quina, le **QUINA BRUNO** est devenu rapidement, auprès du consommateur, comme de l'élegante mondaine, l'apéritif nécessaire, l'introduit obligé, le prophète préparant les voies du divin apéritif, le digestif par excellence.
Ses qualités antifebriles éminemment toniques l'ont fait placer par MM. les docteurs hygiénistes, au-dessus des reconstituants les plus célèbres.
Classé au premier rang de la consommation alimentaire, il devient l'indispensable réparateur de chaque heure de notre existence, dans cette fin de siècle de névroses et d'anémie où chacun de nous brûle la vie à toute vapeur.
Le préparateur du **QUINA BRUNO**, M. Bruno Tisserand, avait, en sa qualité de pharmacien, mieux que personne le droit d'arriver à l'irréprochable dans la fabrication du quina. Aussi peut-on hautement affirmer que sa nouvelle création n'est plus à compter les succès ni les lauriers qui ont accueilli son apparition.
Sa limpidité constante, la finesse de son arôme et sa ravissante couleur ambrée en font le **QUINA** le plus délicieux, le plus flatteur. Il a sa place marquée dans toutes les familles, sur toutes les tables.
Fabrique : 36, quai Fulchiron, Lyon
Prix : 3 fr. 50 le litre. — 12 litres : 36 fr.
Envoi franco à partir de 2 litres
En vente partout : Bars, Cafés, Comptoirs, Epicerie fines
DÉPÔT DANS TOUTES LES BONNES PHARMACIES

MÉPRISE DU CŒUR

PAR
E. ARNOUS-RIVIÈRE

André regarda sa femme d'un air étouffé.
— Je t'expliquerai cela tout à l'heure, lui dit-elle.
— Les documents nécessaires seront prêts dans trois jours, reprit le vieillard. Je vous donnerai, en outre, des lettres pour les gouverneurs des provinces, afin que vous soyez bien reçu partout. Vous pouvez donc fixer le jour de votre départ. Vous prendrez maberrine de voyage et vous trouverez des chevaux de poste, tout le long de la route.
Lorsque les deux jeunes gens furent seuls, Elise dit à son mari :
— Je ne veux pas rester à Varsovie pendant ton absence. Je m'ennuierais trop sans toi. Jusqu'à présent j'avais refusé toutes les invitations d'aller passer quelques jours à la campagne, car je ne voulais pas te quitter. Mais, puisque tu vas dans les propriétés de mon père, je t'accompagnerai jusqu'à mi-chemin. Tu me prénas-tu donc ?
— A la campagne des Rêdine. Olga me presse depuis longtemps d'aller visiter cette terre qui appartient à son mari. Elle me disait justement ce soir que celui-ci s'y trouvait en ce moment, et elle me suppliait de profiter de cette occasion de faire sa connaissance.

— A quelle distance se trouve cette propriété ?
— A cent verstes à peu près. Le majorat de mon père est sur la même route, à environ deux cents verstes. Tu vois comme ce sera commode. Nous ferons la moitié du voyage ensemble. Cela l'arrangera-t-il mon André ?...
— Il me serait plus agréable de ne pas te quitter, dit André ; mais je comprends que cela est impossible, car les routes sont, dit-on, très mauvaises, et il paraît qu'il n'existe pas d'installation convenable dans le majorat. Je te laisserai donc chez ton amie, quoique à vrai dire...
— Qu'as-tu encore ?
— J'ai sur le cœur une certaine histoire.
— Ah ! oui celle que je t'ai racontée il y a quelque temps. Tu m'avais pourtant promis de l'oublier ?
— C'est vrai. Je n'ai pas encore réussi à chasser la vilaine impression qu'elle a laissée dans mon esprit, mais je tâche-rai.
Les jours suivants, Elise annonça à ses intimes le petit voyage qu'elle allait faire. André remarqua avec une certaine surprise qu'elle faisait des préparatifs de toilette hors de toute proportion avec une absence de quelques jours, et la quantité de bagages qui furent tassés sur la voiture, la veille du départ. Néanmoins, il ne fit aucune observation, ne voulant plus provoquer la moindre discussion avec sa femme, laquelle était d'ailleurs d'une humeur charmante avec lui depuis sa réconciliation avec son père.
Ils partirent un matin, par un temps magnifique.
Ils étaient trois dans la berline du général, car ils emmenaient Mme Rêdine

avec eux. Cette dernière avait écrit à son mari d'envoyer des voitures sur la route pour la prendre avec son amie, afin de ne pas obliger André à faire un trop long détour, la propriété du colonel se trouvant à une douzaine de verstes dans l'intérieur des terres. Ce n'était qu'à son retour du majorat que le mari d'Elise devait venir la reprendre. André n'avait fait aucune objection.
Le jeune homme, un peu remis de ses tristesses, laissait les deux femmes causer ensemble et regardait cette campagne polonoise qui ne manquait pas d'une certaine poésie, malgré son uniformité. La voiture traversait d'immenses plaines couvertes de moissons, et du milieu desquelles s'élevaient çà et là quelques paucres couverts de chaumes habités par une population chétive et misérable. André se rappela les paysans de la frontière, à l'époque de son entrée dans l'empire. Il revit aussi des Juifs, aussi sordides, aussi étranges que les premiers qu'il avait rencontrés. Mais son oeil était déjà accoutumé à tous les tableaux de la vie humaine dans l'Orient de l'Europe, et il ne se s'étonnait plus. De temps à autre ils traversaient de grandes forêts de sapins, au bout desquelles ils retrouvaient les mêmes campagnes, les mêmes horizons.
Leur berline était lourde et surchargée de bagages, en sorte que, malgré les quatre chevaux de poste qu'ils renouvelaient fréquemment ils n'avançaient qu'avec lenteur. Plusieurs voitures venant de Varsovie passèrent rapidement à côté d'eux et les devancèrent, en les enveloppant dans des nuages de poussière.
Au moment où l'une d'elles allait en-

tre les jeunes femmes et les voyageurs de l'autre voiture. Il se pencha au dehors pour s'assurer s'il ne reconnaissait pas quelqu'un parmi ceux-ci ; mais les chevaux allaient ventre à terre et il ne put distinguer que des uniformes d'officiers.
Il interrogea du regard sa femme et son amie. Elles s'étaient remises à causer et ne semblaient pas s'occuper de lui, ni de ce qui se passait sur la route.
— Je me serai trompé, dit-il, et il pensa à autre chose.
Néanmoins il resta mélancolique.
Vers le soir, ils s'arrêtèrent à un embranchement. Les voitures du colonel les attendaient. Elise fut assez tendre dans ses adieux. Olga, strictement polie, André attendit jusqu'au moment où elles disparurent dans la brume et lorsqu'il n'entendit plus le bruit des roues et le hennissement des chevaux dans le lointain, il reprit sa course tout pensif, à travers ces contrées qui lui étaient inconnues et qui étaient encore éclairées par les vagues lueurs du crépuscule.

Le majorat du général était situé dans le nord du royaume. Sa superficie était considérable, mais son revenu assez médiocre. Plusieurs milliers de paysans habitaient cette terre et en exploitaient les parties les plus fertiles qu'ils avaient été attribuées par les lois d'émancipation, rendues depuis quelques années déjà.
Le reste de la propriété se composait d'une vaste forêt centenaire, d'immenses pâturages et de quelques terres arables. Il y avait en outre, plusieurs milliers d'hectares (dessiatines, en russe) de terres non défrichées et couvertes de jeunes noisetiers aux larges feuilles et de bouleaux dont la chevelure argen-

tée flottait au vent, comme celle des saules pleureurs. Enfin la propriété contenait deux lacs réunis par une petite rivière dont le barrage, destiné à faire tourner un moulin, avait étendu les marécages assez loin sur les deux rives.
Les bâtiments d'exploitation étaient assez vastes et bien entretenus. Quelques centaines d'animaux et environ quatre-vingts serviteurs vivaient là agglomérés ensemble et à peu près pêle-mêle dans cette oasis agricole, si différente des grandes fermes de France. Là, il fallait faire plusieurs verstes dans tous les sens avant de se retrouver dans un lieu habité.
L'intendant de la propriété avait été prévenu de l'arrivée du gendre du général. Il l'attendait depuis la veille et le reçut avec un empressement respectueux qui dénotait assez bien son inquiétude et la volonté de masquer autant que possible les agissements d'une longue gestion qui n'avait jamais été surveillée. C'était un petit gentilhomme de la classe des schlaktistes, c'est-à-dire de la partie de la noblesse polonoise qui n'a pas été reconnue par le gouvernement russe, lors de la conquête.
Cette caste fort nombreuse en Pologne, à l'instruction et l'éducation des riches. Mais elle est pauvre, et, pour vivre, elle est réduite à solliciter les emplois subalternes du gouvernement, ou à se mettre aux gages des vrais nobles, car elle a conservé les préjugés de son origine qui lui interdisent le commerce et l'industrie.
M. Waga, c'était le nom de l'intendant, fit donc fête à André et multiplia les témoignages d'une amitié expansive et dévouée. Il lui céda sa chambre et mit à sa disposition sa voiture et ses propres chevaux. Il lui parla de chasses à organiser, de visites chez les proprié-